

Le regard apaisé d'Edward Yang

Autor(en): **Maire, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 20

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Yang-yang (Johathan Chang) et Ting-ting (Kelly Lee)

Un seul personnage semble au fond proche de cet enfant: le Japonais Ota, concepteur visionnaire de jeux vidéo...

En effet. S'il a de la chance, cet enfant pourrait bien devenir comme lui. Ota est le seul personnage du film qui vient de l'extérieur. Il n'est pas Dieu, ni surnaturel. Il pourrait inspirer le père, devenir sa muse, pour autant que celui-ci veuille bien le reconnaître. L'espoir de l'homme, dans sa vie, c'est d'être totalement honnête avec lui-même et de ne faire ni concession, ni compromis. Pour moi, ce film est comme une lettre que j'écris à un très bon ami pour lui dire ce que je ressens maintenant de l'existence et pour lui dire d'apprendre l'honnêteté envers lui-même. ■

1. Auteur, entre autres des admirables «Fleurs de Shanghai» («Hai shang hua», 1998), «Goodbye South, Goodbye» («Nanguo zaijian, nanguo, 1996»), «Good Men, Good Women» («Haonan haonu», 1995), «Le maître de marionnettes» («Hsimeng jensheng», 1993), «La cité des douleurs» («Beiqing chengshi», 1989).

Le regard apaisé d'Edward Yang

Qui connaît Edward Yang en Suisse? «Yi yi» est le premier de ses sept films à bénéficier d'une exploitation commerciale, bien que plusieurs de ses œuvres aient eu les honneurs de Locarno. Portrait d'un cinéaste aussi éclairé qu'inspiré. Surtout trop longtemps ignoré.

Par Frédéric Maire

Né en 1947 à Shanghai, Edward-Dechang Yang émigre avec ses parents à Taïwan après la guerre civile, en 1949. Il se distingue en classe avec des bandes dessinées qui font la joie de ses petits camarades. Après une année de service militaire obligatoire dans la marine, il poursuit des études en Floride où il obtient un doctorat en ingénierie informatique en 1972. Il suit des cours de cinéma à l'Université de Californie du Sud pendant deux ans, puis retourne aux ordinateurs pendant sept ans, à Seattle. En 1981, il rentre à Taïpei pour écrire le scénario de «Winter of 1905».

Il met en scène «Floating Weeds» pour la télévision, puis tourne son premier film de cinéma, «Expectations». Il réalise en-

suite «That Day on the Beach» (1983), «Taipei Story» (Prix Fipresci à Locarno en 1985), «The Terrorizer» (Léopard d'argent à Locarno en 1987), «A Brighter Summer Day» (1991), «Confusion chez Confucius» (1994) et «Mahjong» (1996). Plus politique et virulent que son camarade Hou Hsiao-hsien, autre chef de file de la Nouvelle vague taïwanaise, Edward Yang est depuis longtemps en froid avec le pouvoir.

«Yi yi» révèle aujourd'hui une forme d'apaisement et d'accomplissement dans son œuvre. Jusqu'alors, ses films se sont souvent attachés à dépeindre la jeunesse taïwanaise, exprimant une violence sourde, muette, dans des éclats visuels d'une froideur et d'une brutalité inouïes. Le septième long métrage d'Edward Yang, au contraire, se contente de longues séquences pacifiées où la violence est ailleurs, dans l'impossibilité des êtres à se reconnaître. Autant le petit garçon du film photographie les gens de dos pour leur montrer une vérité d'eux-mêmes qui leur est inconnue, invisible, autant Edward Yang dédouble les plans, stratifie ses images et ses sons, dans une impressionnante architecture cinématographique qui se résume à une idée simple: «La vie n'est pas ce qu'on pense qu'elle est, parce que chacun la raconte différemment». ■